

Philippe Van Parijs

ESSAI DE DIALOGUE AVEC IVAN ILLICH

Rapport sur une rencontre avec Ivan Illich à Louvain-la-Neuve, 22 avril 1988
Une version modifiée de ce texte a été publiée sous le titre "Ivan Illich, de l'équivoque à l'espérance" dans *La Revue Nouvelle*, Bruxelles, 90 (4), avril 1989, pp. 97-106.

Un itinéraire personnel particulièrement peu orthodoxe qui le mène du Nord de la Yougoslavie (où il passe son enfance) à l'Université de Pennsylvanie (où il enseigne actuellement chaque automne), en passant par des études de théologie à l'Université Grégorienne de Rome, un doctorat en histoire en Autriche, une paroisse pauvre de New York, la marche sur le Pentagone, le Centre de "déyanquification" de Cuernavaca et quelques livres redoutablement efficaces qui en ont fait, dans tout l'hémisphère occidental, une référence incontournable du mouvement "alternatif" .

Une virtuosité peu commune dans la manipulation de l'anglais - langue "morte" pour lui, dit-il, langue en tout cas qui est loin d'être sa langue maternelle (dont il dit être privé) et dans laquelle il a néanmoins méticuleusement ciselé la version définitive de chacun de ses livres, après en avoir rédigé le brouillon en latin.

L'expérience perturbante à laquelle il soumet régulièrement ses lecteurs, entraînant leur adhésion entière à ce qu'il écrit dans un paragraphe pour susciter leur indignation, voire leur courroux, par ce qu'il écrit dans le suivant.

Et puis surtout l'impression qu'il donne - lorsqu'il écrit, pas toujours lorsqu'il parle - de s'efforcer, le mieux qu'il peut, le mieux que le permet une langue galvaudée par les poncifs, profondément imbibée de cela même qu'il critique, de communiquer quelque chose d'important, de crucial peut-être, pas seulement pour comprendre notre monde, mais pour le sauver, ou du moins pour y agir sans faire plus de tort que de bien.

Autant d'éléments qui contribuent à rendre Ivan Illich et son oeuvre fascinants à mes yeux. Et presque autant de raisons de souhaiter l'inviter à engager un dialogue dans le cadre de notre projet de recherche sur la "Critique du modèle industriel de développement"¹.

De passage en Belgique en avril 1988, Ivan Illich a eu la gentillesse d'accepter cette invitation, sous la forme d'une conversation à bâtons rompus avec les participants au séminaire, à partir de questions écrites qui lui seraient envoyées d'avance. En mars-avril, un séminaire préparatoire a eu lieu, nourri par des exposés introductifs d'André Berten,

¹ Mené sous la direction de Jean Ladrière, André Berten et Philippe Van Parijs, dans le cadre de l'Unité "Problématiques Interdisciplinaires" de l'Institut Supérieur de Philosophie de l'U.C.L. et avec le soutien financier du Fonds de la Recherche Fondamentale Collective, ce projet vise d'une part à contribuer, par une séquence de séminaires et de publications, à l'élucidation philosophique de la "critique du modèle industrielle de développement", et d'autre part à élaborer, sous la forme d'un "dictionnaire critique de la pensée écologiste", un inventaire interdisciplinaire des aspects les plus importants de cette critique.

Hans Achterhuis, Riccardo Cappelletti et Sylvie Kwaschin², et portant surtout sur les plus récents des livres d'Illich traduits en français. J'ai ensuite rédigé un certain nombre de questions émergeant du séminaire et les ai envoyées à Illich. En voici le texte³.

I. LIBERTE, EGALITE, RARETE

Questions posées à Ivan Illich en vue de la rencontre du 22 avril 1988

1. Etes-vous pour l'égalité?

Vous le dites. Par exemple, et sans le moindre flou artistique, tout à la fin du Chômage Créateur: "Il est évident que pareille liberté équitablement répartie n'aurait aucun sens si elle n'était pas fondée sur le droit à un accès égal aux matières premières, aux outils et aux procédés. L'alimentation, le carburant, l'air pur ou l'espace vital ne peuvent pas être distribués plus équitablement que les outils ou les postes de travail s'ils ne sont pas rationnés sans considération des besoins imputés, c'est-à-dire jusqu'à un plafond égal pour tous, jeunes ou vieux, infirme ou président. Une société dédiée à la protection d'outils également répartis, modernes et efficaces pour l'exercice des libertés productives ne peut advenir que si les biens et ressources sur lesquels repose l'exercice de ces libertés sont également répartis entre tous." (Illich 1978: 88-89/ 95; c'est moi qui souligne).

Mais:

a) Comment imaginer, ne fût-ce qu'au plan purement conceptuel, l'égalité de distribution de ces ressources (foncièrement hétérogènes) sans une procédure qui permette de les évaluer le long d'une dimension unique? Et comment cette procédure pourrait-elle autre chose qu'un marché, ou une réplique idéalisée du marché, qui permette aux préférences (pas aux besoins) de tous de s'agrèger pour déterminer ce que vaut un baril de pétrole par rapport à un are de limon, et ainsi s'assurer que celui qui utilise l'un pour exercer sa "liberté productive" n'ait pas plus ni moins que celui qui utilise l'autre? Mais la société conviviale que vous appelez de vos vœux (dans ce livre en tout cas) peut-elle accorder au marché une place aussi centrale?

b) A un niveau moins abstrait, sur quel mécanisme peut-on compter pour réaliser (fût-ce très imparfaitement) l'idéal égalitaire exprimé ci-dessus? Suggérer une distribution physique des outils et ressources par un organisme ad hoc, sur le plan interindividuel comme sur le plan international, c'est sans doute éveiller le spectre d'une bureaucratie terrifiante. D'autre part, vu la répartition très inégale des populations, des ressources naturelles, des technologies (même conviviales), égalitarisme et laisser-faire distributif

² Une version écrite des contributions de Hans Achterhuis et de Sylvie Kwaschin est publiée par ailleurs dans la série des rapports du Projet de recherche (disponibles en versant 75F par rapport au compte OO1-0922004-95 de CMID, 1 Chemin d'Aristote, 1348 Louvain-la-Neuve, communication: "Rapports CMID n°..."). Voir Achterhuis (1988) et Kwaschin (1988) dans la bibliographie en fin d'article.

³ Sans modification, à l'exception du remplacement des citations et références anglaises par des citations (purgées de quelques coquilles et imprécisions) et références françaises. Les pages indiquées renvoient, dans l'ordre, à l'édition anglaise et à l'édition française. Plusieurs des questions posées dont élaborées de manière plus détaillée et rigoureuse dans Kwaschin (1988).

semblent inconciliables. N'y a-t-il dès lors pas d'alternative à des transferts monétaires récurrents et massifs, tant sur le plan interne qu'entre nations, pour assurer à tous cette même quantité maximum d'outils et de ressources dont vous parlez? Mais quid alors du souci de réduire le *cash nexus* dont l'ubiquité est à vos yeux si destructrice dans la société industrielle?

c) Dans *Le Genre Vernaculaire*, vous insistez à plusieurs reprises sur la vanité de l'objectif égalitariste (abolition des quatre discriminations sur le marché du travail formel, déclaré et non déclaré; répartition plus équitable du travail informel entre hommes et femmes) tel que le mouvement féministe le conçoit. Cet objectif est solidaire, à vos yeux, de la perspective "unisexe" inhérente à *l'homo economicus*. Contre cette perspective, il s'agit de retrouver l'égide du genre, qui assigne aux hommes et aux femmes des domaines d'activité propres et incommensurables. Mais cette dualité radicale des domaines ne mine-t-elle pas irrémédiablement la commensurabilité des ressources assignées aux hommes et aux femmes et ne rend-elle dès lors pas absurde le concept même d'égal accès aux conditions d'exercice de leur liberté productive?

d) En résumé: si l'on veut vraiment d'une société moins dominée par le *cash nexus*, davantage structurée par le genre, ne faut-il pas faire son deuil de l'idéal d'égalité?

2. Libertarien ou utilitariste?

Un libertarien veut que les hommes soient libres, même si cela doit signifier qu'ils sont moins heureux qu'ils pourrait l'être. Un utilitariste ne promeut la liberté que pour autant qu'elle promeuve la satisfaction que les hommes trouvent dans leur vie. Etes-vous l'un? Etes-vous l'autre? (Ou ni l'un ni l'autre?) En d'autres termes, que reprochez-vous, le plus fondamentalement, à la société industrielle: de rendre l'homme moins libre ou de le rendre moins heureux (ou aucun des deux)?

- Côté utilitariste, on trouve par exemple le reproche adressé à la *welfare economics* de réduire le bien public à l'opulence en marchandises, et ainsi d'ignorer "la perte que subit la société en étant privée d'un genre de satisfaction qui n'a pas d'équivalent marchand", "le déclin de la capacité personnelle de l'individu d'agir et de fabriquer, qui est le prix à payer pour chaque degré supplémentaire d'abondance de marchandises" (Illich 1978: 30/22; voir aussi 23-24/ 15-16).

- Côté libertarien, il y a principalement votre dénonciation vigoureuse de l'"écofascisme" et, plus encore, de l'arrogance avec laquelle les "professionnels" définissent les besoins, les muent en droits, puis en obligations légales, détruisant par là d'innombrables libertés et capacités dont l'exercice, hors marché et hors appareils, concurrence leurs activités.

- Si à vous lire on adopte l'interprétation utilitariste, on se heurte notamment à la difficulté suivante: si l'on admet (comme vous le faites) que les externalités peuvent en principe être internalisées, si l'on suppose résolu les questions de distribution, et si l'on exclut que l'Etat puisse contraindre ses membres à satisfaire les "besoins" qui leur sont imputés (des "professionnels" peuvent alors encore essayer de me convaincre que j'ai grand besoin d'une psychanalyse, mais personne ne peut m'obliger à m'y soumettre), alors pourquoi le marché ne garantirait-il pas l'atteinte du bien-être maximal - avec bien sûr le degré d'à peu près qui sied au monde réel? Pour contester l'inférence ainsi suggérée, on semble être forcé de prendre les consommateurs pour des idiots systématiques (ils croyaient accroître leur bien-être en achetant une machine à laver, puis

un lave-vaisselle, puis un four à micro-ondes, mais à chaque fois ils l'ont diminué) - est-ce plausible? - ou de leur dire que ce qu'ils croient être leur bien-être n'est pas le vrai bonheur - de quel droit? Si on ne peut faire ni l'un ni l'autre, l'interprétation utilitariste ne tient pas debout.

- Si par contre on adopte l'interprétation libertarienne, on rencontre notamment (outre une version adaptée de la difficulté précédente) l'écueil suivant. La (re)création de sociétés structurées par le genre, essentielle à vos yeux pour pouvoir offrir une alternative radicale à la société industrielle, n'implique-t-elle pas une réduction considérable de la liberté individuelle. Les hommes ne pourraient (ou voudraient?) pas y faire ce que font les femmes - ni non plus, du reste, ce que font les hommes dans d'autres sociétés, chaque société possédant son système de règles spécifique. Et les femmes ne pourraient (ou voudraient) pas y faire ce que font les hommes - ni ce que les femmes font ailleurs. Comment imaginer que de telles sociétés soient viables sans une répression vigoureuse de la déviance individuelle, de l'excentricité? Cela ne les empêcherait pas d'avoir de grands mérites, mais pas aux yeux de ceux qui font de la liberté la valeur première. Exit l'interprétation libertarienne.

3. Comment sortir (honorablement) de la rareté?

Prise au sens des économistes (voir Illich 1983, note 11), la rareté désigne le fait que la demande excède l'offre à prix nul. Le marché et le système des prix qui en constitue l'armature permettent d'empêcher que la rareté ne tourne à la pénurie (excès de la demande sur l'offre au prix en vigueur) et doivent permettre, par l'incitation à l'allocation efficiente des ressources productives qu'ils mettent en place, de réduire progressivement la rareté elle-même. La crise écologique des années 1970 a mis en lumière toute la vanité de cette dernière ambition: avec les ressources limitées que renferme la terre, jamais on ne peut espérer satisfaire tous les "besoins" matériels de l'humanité.

Alors de deux choses l'une. Soit on se contente d'organiser la rareté, de la répartir optimalement. Mais de nombreux scénarios "sont déjà arrivés à la conclusion que le coût des contrôles sociaux nécessaires pour imposer l'austérité dans une société écologiquement viable, mais toujours centrée sur la production standardisée -, serait intolérable." (Illich 1978: 35/ 28). Soit on s'efforce d'échapper à la rareté en la prenant par l'autre bout: non en s'efforçant de produire toujours plus pour satisfaire des besoins supposés donnés, mais en mettant en question la manière dont la société industrielle définit les besoins. Cette mise en question a (au moins?) deux composantes:

- la contestation du mécanisme par lequel des "professionnels" définissent les besoins d'une manière qui les empêche d'être satisfaits autrement que par les services (marchands ou étatiques) qu'ils fournissent, ce qui a pour effets de disqualifier compétences traditionnelles et outils conviviaux et d'exiger, à satisfaction (au mieux) constante, un PNB beaucoup plus grand;
- la reconstruction d'institutions (existant dans toutes les sociétés pré-industrielles) ayant pour fonction de réduire et de dénoncer l'individualisme envieux au lieu de l'encourager et le masquer, en particulier (mais pas seulement?), la restructuration des perceptions et ambitions des hommes et des femmes en domaines complémentaires constitutifs du genre vernaculaire (Illich 1983, notes 6 et 8).

Quelques questions:

a) Cet aperçu schématique articule-t-il correctement la problématique de la rareté telle que vous la voyez?

b) Quelle relation y a-t-il entre les deux composantes de la critique des besoins: la première développée surtout dans *Une société sans école*, *Némésis médicale*, *Le chômage créateur*, etc., la seconde développée surtout dans *Le travail fantôme* et *Le Genre vernaculaire*?

c) Si la reconstitution du "genre" est une condition nécessaire à la sortie de la rareté, ceci implique-il que le partage des tâches entre hommes et femmes ressemble au partage traditionnel. Ou cette sortie de la rareté est-elle tout aussi bien compatible avec, mettons, l'attribution des activités militaires et palabres politiques aux femmes, celle de la cuisine et des commérages aux hommes?

d) Il peut être simultanément vrai que la restauration du genre est une condition nécessaire de sortie de la rareté et qu'elle implique un coût - en termes d'égalité (voir 1 ci-dessus) et de liberté (voir 2 ci-dessus), sans même parler de niveau de vie - que nous ne sommes pas prêts à payer. Quel est le problème? La menace de l'écofascisme? Si oui, votre thèse revient-elle à dire: "C'est pas rigolo mais c'est comme ça. Outre ce que j'ai appelé l'écofascisme et ce que vous appellerez peut-être un éco-intégrisme, il n'y a pas d'autre choix que le suicide collectif. Et des trois maux, c'est le second qui est le moindre!"?

II. UNE PENSEE DE L'ESPERANCE

Ou: comment j'ai compris le message d'Ivan Illich à Louvain-la-Neuve

Arrivé à Louvain-la-Neuve le matin du 22 avril, Ivan Illich exprime d'emblée ses réserves. Les questions qui lui ont été envoyées, dit-il, peuvent difficilement servir de point de départ à une discussion féconde. Elles doivent émaner de personnes qui soit ne connaissent son oeuvre, et en particulier *Le Genre vernaculaire*, que par les recensions de périodiques féministes américains, soit n'ont manifestement pas la capacité de la comprendre. Sur chacun des trois thèmes, en effet, elles reposent sur la prémisse qu'il s'agit, pour lui, de promouvoir un retour à l'égide du genre. Or, pour lui, il ne saurait en être question - pour deux raisons⁴.

1. L'interstice

La première, c'est que l'égide du genre est irrémédiablement perdu. C'est en ce sens qu'il faut comprendre ce qu'il dit, sans guère laisser de place au malentendu, tout à la fin de son livre: "Comme l'ascète et le poète qui, en méditant sur la mort, jouissent

⁴ Voir aussi, sur ces raisons, les sections terminales d'Achterhuis (1988).

avec gratitude de l'exquis présent de la vie, nous devons affronter la triste perte du genre." (Illich 1983: 179/ 124).

Soit. Mais comment comprendre alors la conjonction suivante. D'une part, Illich établit un lien étroit entre le contraste genre / sexe et l'opposition entre la prévalence des communaux - "cette partie de l'environnement dont le droit coutumier garantit la jouissance et sur laquelle il impose des formes spécifiques de respect communautaire" (Illich 1983: 18 / 140, note 10) - et le règne de la rareté - consubstantiel de la réduction de l'environnement à un ensemble de ressources économiques. En effet, "le régime de la rareté ne pouvait éclore que sur le postulat que l'"homme" est individualiste, possessif et, dans le domaine de la survie économique, dépourvu de genre [*genderless*, omis de la traduction française], un *neutrum oeconomicum* rapace." (Illich 1983: 179/ 124)⁵.

D'autre part, Illich semble faire de la lutte contre le règne de la rareté par le recouvrement des communaux un objectif central. "J'ai voulu montrer, écrit-il, que la lutte contre le sexisme converge avec le combat contre la destruction de l'environnement et avec l'opposition au monopole radical des biens et des services sur les "besoins"; que ces trois mouvements convergent parce qu'ils ont une condition commune: la contraction économique. La prise de conscience du fait que, pour des raisons propres à chacun de ces mouvements, une réduction de l'économie n'est pas pour eux qu'une nécessité négative, mais une condition positive d'une meilleure existence, peut conduire d'une convergence théorique à une action publique concertée. A mon sens, ces trois mouvements représentent trois aspects d'une tentative de recouvrer les communaux - dans le sens où ce terme désigne l'inverse exact d'une ressource économique." (Illich 1983: 178-9/ 123-4⁶). Si le genre est étroitement associé aux communaux, comme le sexe est étroitement associé à la rareté, comment cette invitation à lutter pour recouvrer les communaux peut-elle être autre chose qu'une exhortation à la restauration du genre?

Et pourtant, en toute cohérence, il n'en est rien. Car l'association étroite affirmée par Illich entre les deux contrastes n'équivaut pas à une relation d'implication mutuelle. Car si la substitution du sexe au genre est bien une condition nécessaire à l'avènement de la rareté, il n'est nullement affirmé qu'elle en est aussi une condition suffisante. Pour le dire autrement, si le genre et la rareté ne peuvent pas être simultanément présents, rien n'interdit qu'ils soient simultanément absents. Rien n'interdit, par conséquent, que l'on puisse s'efforcer de réduire l'empire de la rareté, que l'on puisse lutter pour recouvrer les communaux, que l'on puisse même s'attaquer au sexisme, sans pour autant prêcher la restauration de l'égide du genre. La rareté - indubitablement stigmatisée - et le genre - irrémédiablement perdu -, s'ils sont mutuellement exclusifs, ne sont pas collectivement exhaustifs. Il existe un interstice potentiel, qui est précisément cet "art de vivre contemporain" dont la dernière phrase du livre (Illich 1983: 179/ 124) évoque la possibilité.

Voilà qui, à mes yeux en tous cas, clarifie bien des choses, et rend effectivement bancal la formulation de plusieurs des questions formulées ci-dessus. Bien sûr, on n'a

⁵ Voir aussi *ibid.* 9-10/ 15: "Et le postulat de la rareté, fondamental dans l'économie, est lui-même logiquement basé sur ce postulat unisexe. [...] La théorie économique se fonde sur un sujet qui est cet humain dépourvu de genre."

⁶ La relation entre lutte contre le sexisme et contraction économique est quelque peu explicitée dans Illich 1983: 13-15/ 16.

pas pour autant donné un contenu à l'interstice. Si pour réduire la rareté, on n'a pas besoin du genre, on a toujours besoin d'un cadre institutionnel qui, à l'instar du genre, permette de "réduire et dénoncer" l'individualisme envieux, au lieu de le nourrir et de le masquer (Illich 1983: 12/ 135: note 6). Quel peut-il être? Comment est-il susceptible de rencontrer l'objectif égalitaire qu'Illich exprime dans les dernières phrases du Chômage créateur (citées en prélude au premier ensemble de questions) et auquel il dit toujours adhérer malgré sa mise au pilori du "mythe de l'égalité" véhiculé par la société industrielle (Illich 1983: 9/ 14, 178/ 123)? Comment est-il capable, en particulier, de rencontrer cet objectif sans faire jouer au *cash nexus* un rôle central, que ce soit pour les raisons théoriques formulées par Ronald Dworkin (1981) et reprises dans la première question (1a ci-dessus), ou pour les raisons plus pragmatiques exprimées dans la seconde (1b)? Ce cadre institutionnel, enfin, s'il doit être un instrument efficace de réduction de l'individualisme envieux, ne doit-il pas nécessairement instaurer des contraintes qui, une fois explicitées, ne pourraient manquer de faire frémir quelqu'un qui, comme Illich, est prioritairement soucieux des "espaces de liberté"⁷?

2. Masturbation versus contemplation

Autant de questions auxquelles Illich ne répond pas dans ses livres. Autant de questions auxquelles il n'a pas non plus répondu au cours de la rencontre de Louvain-la-Neuve. Bien plus, poser ces questions, essayer d'y répondre et, plus généralement, s'efforcer de réfléchir à la manière dont pourraient s'articuler l'égalité, la liberté, la "convivialité", l'efficacité - au sens où nous attachons à ces termes une importance normative - dans un modèle de société, constituent à ses yeux des exercices de "masturbation intellectuelle". Pareils exercices peuvent certes atteindre un grand degré de raffinement, mais n'en sont pas moins entachés de toute la stérilité que l'expression suggère. La priorité, pour lui, est tout autre. Et ceci nous conduit à la seconde raison, plus générale, pour laquelle il est difficilement pardonnable de lui attribuer la promotion d'une restauration du genre.

Cette seconde raison, c'est - comme il l'écrit de nouveau tout à la fin du Genre vernaculaire - qu'il n'a "pas de stratégie à proposer" (Illich 1983: 179/ 124). Tenir un discours normatif, élaborer un modèle de société opposable à la situation actuelle n'est explicitement pas la tâche qu'il s'assigne. Au contraire, il est essentiel qu'il se prémunisse contre l'intrusion de pareilles considérations s'il veut accomplir la tâche qu'il estime être la sienne et à laquelle il s'attelle dans ses écrits les plus récents (Illich 1980, 1983, 1986, 1987): expliciter nos certitudes et en faire la sociogenèse. Il faut en effet éviter à tout prix que l'ombre de l'avenir ne vienne peser sur la compréhension du passé et du présent. Loin donc de s'exciter à élaborer des *blueprints* de société future, il s'agit de s'enfuir, un peu à la manière de Michel Foucault ou de Philippe Ariès (auxquels du reste Illich se réfère avec déférence), dans l'investigation de ce qui nous reste comme témoignages de notre passé. Pareille investigation n'est certes pas sans impact critique. Elle met en éveil, par exemple, contre ces "rots" mentaux que constituent les "mots-clés" ("éducation", "égalité", "démocratie", etc.), véhiculant des évidences sans fondement. Mais elle ne

⁷ Voir, par exemple, Illich (1978: 8, avant-propos à l'édition française): "L'égale répartition d'une richesse excessive détruit les conditions nécessaires pour une égale liberté productive. L'étude de la destruction des espaces de liberté par l'enrichissement - aussi bien distribué soit-il - constitue le thème central de l'écologie politique radicale."

débouche pas sur un discours normatif. La tâche qu'Ivan Illich s'assigne n'est pas de l'ordre de l'exhortation, mais de la contemplation.

Si telle est bien sa perspective, comment comprendre, alors, qu'il s'autorise à parler de la "triste perte du genre"? Si cette perte est triste, n'est-ce pas qu'il la déplore, donc qu'à choisir entre le genre et ce qui le remplace (si, par impossible, il avait à la faire), il choisirait celui-là, ou encore que celui-là est, en un sens, meilleur que celui-ci? A cela, il répond deux choses. D'abord, qu'il s'agit là d'un simple épanchement subjectif, dont le livre aurait bien pu se passer et qui n'a pas plus d'implication normative que s'il avait dit trouver triste d'avoir perdu sa mère. Ensuite (et à mes yeux de manière plus convaincante), que l'adjectif incriminé exprime une caractéristique commune à tous ses livres: c'est que c'est un homme très triste qui les écrit. Très triste, empli d'un grand sentiment d'impuissance, mais pas pour autant déprimé. Car ce sentiment d'impuissance face au cours de l'histoire nous aider à le comprendre. Et il n'exclut pas une attitude d'ouverture à l'égard de l'avenir. Il n'exclut pas l'espérance.

Ces précisions aussi lèvent plus d'un malentendu (dans mon chef en tout cas) et, sans les priver d'objet, privent d'interlocuteur bon nombre des questions posées à Ivan Illich dans le texte reproduit plus haut. A ces questions, il est désormais clair que ce n'est pas de lui qu'il faut attendre une réponse. Malgré son exhortation à le rejoindre dans l'exploration contemplative de la sociogenèse de nos certitudes, il se peut cependant que nous continuions à trouver ces questions importantes. Il se peut, en particulier que nous continuions à trouver primordial d'essayer d'articuler l'attachement spécifiquement "moderne" que nous portons aux valeurs de liberté et d'égalité avec les aspects de la critique illichienne de la société industrielle auxquels nous sommes le plus sensibles. Mais alors, pour trouver une réponse, il nous faudra chercher ailleurs, et bien sûr aussi pour partie compter sur nos propres forces. Pareille entreprise, je le crains, requiert un recours non négligeable à ce qu'Illich qualifierait de "masturbation intellectuelle". Que son oeuvre puisse contribuer à nourrir une activité aussi stérile à ses yeux n'est pas la manifestation la moins paradoxale de sa prodigieuse fécondité.

Philippe Van Parijs

Références

- Achterhuis, Hans. 1988. De la déyankification à l'histoire de la rareté. L'itinéraire intellectuel d'Ivan Illich, Université Catholique de Louvain: Unité Problématiques Interdisciplinaires, rapport CMID 21, juillet 1988.
- Dworkin, Ronald. 1981. *What is equality? Part II: Equality of resources*, in *Philosophy and Public Affairs* 10, 243-287.
- Illich, Ivan. 1978. *The Right to Useful Unemployment and its Professional enemies*, London: Marion Boyars, 1978; traduction française par Maud Sissung: *Le Chômage créateur. Postface à la convivialité*, Paris: Seuil, 1977.
- Illich, Ivan. 1982. *Gender*, London: Marion Boyars, 1983; traduction française par Maud Sissung: *Le Genre vernaculaire*, Paris: Seuil, 1982.
- Illich, Ivan. 1986. *H2O and the Waters of Forgetfulness*, London: Marion Boyars.
- Illich, Ivan. 1987. *Schriften lesen im 12. Jahrhundert: Das Didascalicon Hugos von Sankt Viktor*, Fernuniversität in Hagen (Allemagne Occidentale): Fachbereich Erziehungs- und Sozialwissenschaften.
- Kwaschin, Sylvie. 1988. A propos d'Ivan Illich: le genre vernaculaire ou la nostalgie de la tradition, Université Catholique de Louvain: Unité Problématiques Interdisciplinaires, rapport CMID 22, juillet 1988.